

De la même auteure

Les orages d'automne se fichent pas mal des
paratonnerres

Le secret des fées

Derrière la façade

Anne Joséphine NEVART

Fulgurances

suivi de

A Grands coups de chiffon

(deuxième édition)

Dépôt légal : juin 2023
josykanevart@gmail.com
Copyright 2021
tous droits réservés

« Fulgurances » n'a jamais été publié, bien que ce court texte ait été écrit un peu avant «A grands coups de chiffon ».

Les deux textes, écrits dans la même période, 1992-1995, sont étroitement liés. Ils abordent la question du couple et du sens de la vie.

Dans cette nouvelle édition nous avons voulu rendre sa place à ce petit bijou, où les mots jouent sur des notes poétiques et nous emmènent dans une douce folie fulgurante avant de nous ramener à la réalité du quotidien banal d'un vieux couple qui se mordille et se tord jusqu'à la déchirure, avec des soubresauts comiques qui nous les rendent sympathiques.

Dans un style très personnel, l'auteure joue avec les mots et les contrastes, et rend les phrases flamboyantes.

Fulgurances

*Il y a des pages de la vie, qui sont comme le temps,
insaisissables.*

Derrière ses rides et des lunettes foncées, elle scrute le passé avec la sérénité acquise par l'âge.

Elle tient dans le creux de ses mains tachetées et noueuses les émotions qu'elle n'avait pu assumer.

Elle avait aimé. Elle avait été aimée. Elle avait connu les délires de la passion, celle qu'on partage, celle qui dévore.

C'était cela qu'ils avaient compris, que de son ventre renaissaient les voluptés infinies que ne retient aucun souffle.

Qu'en son ventre la profondeur infinie les accueillait comme des fils et qu'ils pouvaient s'y perdre, car c'était là qu'ils pouvaient retrouver l'homme en eux perdu et la foi.

Chaudes les caresses qui s'écoulaient de ses mains pour leur faire oublier le monde et les tourments et les faire tourner dans une nuit de soleil.

Délicieuses les douleurs sous la morsure étroite de sa bouche gourmande quand elle venait sécher la nuit au bout de son lit.

L'Autre, c'étaient les deux. Elle éprouvait l'amour pour l'un et faisait l'amour avec l'autre. Dans l'un se fondait son corps où dans l'autre se perdait son âme. Autant de bonheur que de souffrance. Son être déchiré et reconstitué dans les gestes de Sys et la voix de Nial.

Les voitures s'impatientent aux carrefours et toussent des nuages nauséabonds.

Elle avance à petits pas en respirant le moins possible. Elle réserve les inspirations profondes à l'air ombragé du parc, où la pollution n'entre que du bout des feuillages. Une épaisse bordure d'arbres et de buissons dressent contre elle d'énormes chargements de chlorophylle.

La clarté du petit matin d'été camoufle à peine la grisaille des bâtiments. Une fumée blanche s'échappe d'une tour, griffonnant dans le ciel un sillon grisâtre qui s'effiloche dans l'infini.

Un enfant passe en toussant. Son copain se racle la gorge avant de montrer du doigt l'avion qui amorce sa descente juste au-dessus d'eux. Le dimanche, c'est une des promenades favorites du coin. Les gens

garent leurs voitures au bord de la route qui passe sous la piste d'atterrissage et grimpent sur le talus pour regarder atterrir et décoller les avions. Ils en prennent plein les poumons, mais pour une fois...

Personne ne souhaite l'expansion de l'aéroport, mais personne ne veut qu'on le leur supprime.

Qui n'a jamais eu un éblouissement, ne fût-il que furtif, en voyant un pilote dans son uniforme impeccable boire un café au comptoir avant de s'envoler vers des destinations lointaines? Qui n'a jamais envié les hôtesse de l'air ?

Les aéroports sont le lieu de rencontre et de passage de nos rêves et de nos fantasmes.

Comme les gares, se dit la petite vieille.

Mais les gares, c'est moins chic. Plus bruyant et plus sale. C'est autre chose. Ça a aussi son charme.

Elle pousse la porte du salon de thé et reste figée, déçue. Sa place est occupée. Elle hésite, décontenancée. Près de la porte d'entrée ? Non, en raison des allées et venues. Près des toilettes ? Sûrement pas. Il ne reste que la table du fond, le long de la baie vitrée, sur laquelle le soleil s'acharne déjà et dispute au store faiblard une ombre qui fait illusion.

Cependant, elle ne désire pas s'installer dehors, où les abeilles tournent sans relâche autour des consommateurs.

Alors elle s'en va, elle reviendra plus tard, ou demain.

Les rides la protègent de son histoire. De son enfance aussi, si lointaine qu'elle s'en souvient à peine.

Il ne lui en reste qu'une seule chose, une impression de bonheur.

Elle y pense souvent, maintenant qu'elle est revenue à cette forme de bonheur, qui se profile sur les remous de son existence.

L'enfance, c'était l'insouciance. A présent, c'est l'apaisement. Les deux âges se rejoignent dans une espèce de détachement serein qui la font sourire. Les enfants échangent avec elle des regards complices.

La journée s'égoutte dans le soleil. Les arbres répandent une ombre grasse. Les bancs relâchent une fraîcheur moite.

A son grand soulagement, le sien est libre. Elle s'y assied, après y avoir étalé le journal, afin que personne n'ait la place de se mettre à côté d'elle.

C'est une grande allée qui commence à ses pieds pour courir vers un bassin où s'ébrouent les oiseaux sous l'oeil indifférent des poissons oranges qui nagent dans tous les sens comme s'ils cherchaient quelque chose.

Autrefois il y avait une maison à la place du bassin. Une maison avec un jardinet, tout entier occupé par un saule pleureur.

Sous le saule pleureur, il y avait une table, une sorte d'écritoire.

Les gens racontent que la maison avait été habitée par un peintre. D'aucuns le prétendent écrivain, d'autres encore disent qu'il composait de la musique.

Elle seule a le souvenir intact.

Un homme comme les autres.

Pas tout à fait comme les autres.

Autrement, elle ne l'aurait pas aimé comme personne. Autrement, il l'aurait possédée comme tout le monde. Autrement, il ne serait plus au fond de son cœur comme une part d'elle-même.

Elle aurait bien voulu vivre avec son temps. Mais elle n'était jamais dans le ton.

Elle était toujours trop quelque chose.

Trop maquillée, trop classique, trop voyante, trop discrète, trop frivole. Quand elle était quelque chose, c'était toujours trop. Trop tôt, ou trop tard.

Il lui avait fallu des années pour trouver le juste milieu. Le petit truc en plus, pas le truc en trop. La bonne longueur de la jupe qui ne laissait apparaître que ce qu'il fallait du genou. La bonne ouverture du chemisier pour suggérer, sans dévoiler. Jouer des contrastes, avec un jean décontracté tombé sur des chaussures habillées qui découvrent des ongles vermillon. La subtilité d'une robe aux formes simples moulant le corps. Un corsage sévère relevant un visage très maquillé. L'insolence d'un tee-shirt largement échancré glissant négligemment sur les épaules. Bref, toutes ces petites choses qui accrochent l'oeil sans le blesser.